

LE CHOIX D'UN TITRE...

« À quoi pensez-vous ? » se traduit en anglais par : « A penny for your thoughts ».

Lorsque j'ai commencé l'écriture de ce roman, la traduction littérale de cette locution s'est imposée comme titre...

UN PENNY POUR VOS PENSÉES...

... celles de deux amies qui, en confiance, se racontent l'une à l'autre au fil d'une correspondance qui traverse l'Atlantique et dont le lecteur devient spectateur. Un peu comme au théâtre ou au cinéma...

New York, 30 août 1979

Coucou, ma Didi,

Tu le savais, toi, qu'en 1959 je n'avais guère d'appétit pour les voyages ? La seule chose qui m'importait, c'étaient les copains et aussi les joyeux week-ends à Westende ! Alors, pourquoi diable ai-je débarqué en Amérique avec Tante Yetty ?

Les parents ! Et surtout maman qui m'a dit :

– Tu ne peux pas faire autrement. Ce voyage, à ton âge... c'est inespéré ! De plus, tu vas retrouver ta cousine Elsa que tu connais à peine. Tu avais six ans lorsqu'elle a épousé son M. P. ! Vous allez enfin avoir l'occasion de vous découvrir et d'ailleurs oncle Antoine n'admettrait pas ton refus...

En bref, famille oblige... j'ai suivi l'oncle Antoine et ma Tanty...

Tu connais à peu près la suite. Je venais de terminer mon secrétariat de direction et trois jours après, à

New York, le directeur de la Steel International Company, qu'oncle Antoine avait invité à dîner au *Fifth Fifth Fifth*, me disait texto :

– J'ai réellement besoin d'une secrétaire possédant parfaitement le français pour mes affaires avec l'Europe. C'est vous qu'il me faut ! Restez en Amérique, je ferai toutes les démarches, je vous promets un avenir « terrific », si vous me suivez !

Stupeur de l'oncle Antoine qui, contrairement à ses habitudes, avait trop parlé. Il était si fier de sa nièce, dix-neuf ans et... j'allais dire, toutes ses dents ! Non, seulement un diplôme tout neuf, mais aussi une petite gueule et... une paire de jambes ! Mais cela, oncle Antoine ne le réalisait pas ! J'étais toujours le bébé... « Elle n'a pas encore vingt ans ! »

Alors, souviens-toi. Comme mon amour pour Jean-Pierre avait perdu ses derniers espoirs à la réception du faire-part de son mariage avec son hôtesse de l'air, j'ai décidé d'arrêter d'être malheureuse à n'importe quel prix ! Pourquoi pas en amassant quelques dollars ?

Je ne pense pas te l'avoir expliqué à l'époque, mais l'offre de John Benson s'était chiffrée et pour la jeune Européenne que j'étais, cela semblait fabuleux. Oncle Antoine voulut que je termine le voyage avec eux et rentre en Europe. Le temps pour Benson de faire les démarches

et de déposer une caution pour ma petite personne. Elsa, avec qui j'ai finalement sympathisé, semblait heureuse que je débarque en Amérique, quoique New York ne soit pas exactement la porte à côté de San Francisco !

Aussi, à mon retour, nous étions toutes les deux un peu tristes, mais tu allais te marier l'année suivante, en octobre, et je pensais rentrer chaque année. Ton soutien fut précieux, car les crises de larmes de maman, ses frayeurs décuplées et son habituel air de *Mater dolorosa* n'étaient pas faciles à supporter ! Tu m'as aidée à me déculpabiliser, mais, tu le sais, j'avais le cœur si lourd !

Après les trois premiers mois, où je t'écrivais chaque semaine, insensiblement nous avons espacé notre correspondance, la vie nous a accaparées...

Je n'oublierai jamais le choc *Chorus line*. Le show n'était pas mal, certes, mais nous retrouver côte à côte vingt ans après, comme dans *Les Trois Mousquetaires* ! Avoue qu'il fallait le faire ! Que l'on ne me dise plus, après cela, qu'il n'y a pas de destinée. Mais le vrai miracle, c'est que nous nous sommes vraiment retrouvées ! Nous avons vu la vie de la même façon et nous nous comprenons toujours. Nous achevons encore nos phrases ensemble, sous le regard interloqué et vaguement vexé, je crois, de nos conjoints respectifs, qui se sont sentis un peu exclus, et de nos enfants, complices déjà, et très intrigués.

Nous n'étions plus à New York que pour trois jours, et si nous nous sommes vues chaque soir... vingt ans à rattraper, c'était impossible ! C'est pourquoi, cette fois, nous nous sommes juré d'entretenir cette correspondance. Je crois qu'elle satisfait justement à un besoin, qu'elle est une soupape de sécurité, une cure de non-ras-le-bol !

Plus de temps aujourd'hui, mais cette lettre n'est qu'une amorce. Elle répond à notre promesse de nous écrire quelles que soient nos multiples occupations.

Je t'embrasse et te dis à très bientôt, ma grande.

Jackie.

Paris, 10/9/79

Bonjour Jacquotte,

J'ai reçu ta lettre juste avant notre départ pour Paris. Je te réponds de la chambre d'hôtel où je me suis écroulée cette nuit à trois heures du matin. Le monde de la finance et de l'acier où tu évolues n'est certes pas à comparer avec les frivolités de la mode, mais, en commun, nous n'avons pas d'heure pour le travail...

En résumé, mon époux est allé faire ses comptes chez un fabricant et je les rejoins au déjeuner. J'en profite pour te répondre, car il n'est plus question de perdre le contact. Moi non plus, je n'oublierai jamais le choc *Chorus line*.

Pierre, ton mari, est un garçon charmant, toutefois si différent de Jean-Pierre dans son comportement, sa vie, son optique et même son physique que je ne puis m'empêcher de t'en parler ! As-tu recherché un antidote à ton poison pour avoir choisi un homme à l'opposé de ce que tu aimais ?

Je te connais trop pour ne pas savoir que tu n'as rien oublié. Jean-Pierre a été et restera un grand amour ! Et pourtant, tu as acquis, je l'espère, un bonheur, une quiétude ? Réponds-moi, rassure-moi...

Je souris encore en pensant à ta réaction à New York :

– Qu'est-ce que tu fous dans la couture ? Toi qui n'aimais que le théâtre et souffrais chez un notaire pour gagner ta vie et épouser Marcel qui terminait ses études de médecine !

Bonne question ! Mais elle nécessite de raconter en commençant par le commencement.

Le théâtre est ma passion, tu le sais. Et tu sais aussi que, à l'instar de certaines passions, elle m'a causé bien des déceptions et très peu de joies. D'où le fait que, après ma rencontre avec Marcel, j'y avais virtuellement renoncé, non sans quelques regrets. Je ne pouvais pas prévoir à ce moment que mon Marcel, si droit, si diamant brut, et qui m'avait séduite en partie par ses principes si rares, finirait – par ambition – par saisir l'opportunité de l'amour de la

quelconque fille du professeur, son patron. Et que moi, avec ma foutue habitude d'aimer d'abord et de penser ensuite, je lui donne ma bénédiction pour son mariage avec une autre qui, et avec le recul c'est comique..., était indispensable à la science... Est-on naïve à dix-neuf ans ! Même si on se croit évoluée, il manque justement le recul et l'expérience qui nous apportent en bout de course une forme d'humour... Un peu grinçant bien souvent, ma cocotte ! Tu m'excuseras à l'avenir, car je crois que ce sont principalement des réflexions pas toujours gaies que je t'enverrai avec mes missives. Mais à qui les faire, ces réflexions, si ce n'est à toi, qui es peut-être la seule à pouvoir les comprendre ? Car aussi différentes que nous paraissions, je persiste à croire que nos âmes sont jumelles...

À te lire.

Denise.

N.Y., 24/9/79

Salut Didi,

J'ai bien reçu ta lettre n° 1 et je réponds d'abord à l'essentiel. Tu es excusée par avance de tout l'humour grinçant que tu voudras exhaler dans tes lettres. Mieux, je t'y invite. Décharge-toi, tu me fais du bien, je me sens moins